

A la recherche du temps perdu, l'histoire d'une vocation

Mahvash GHAVIMI

Université Shahid Beheshti

e-mail: mavigh@yahoo.com

Résumé

A la recherche du temps perdu est l'histoire d'une vocation qui se heurte à divers obstacles internes et externes. Certaines tentations - celles de la vie mondaine, de l'amour et de l'amitié - l'empêchent de se déclarer clairement. Et ceci malgré l'ardent désir du héros et les encouragements que lui accordent les grands artistes qu'il rencontre. Aussi ce n'est que dans la dernière partie de l'œuvre, dans *Le Temps retrouvé*, que le passage à l'écriture devient possible et que le Narrateur acquiert la certitude qu'il pourra enfin réaliser son aspiration la plus profonde.

Mots-clés: vocation, littérature, création, œuvre, tentation, élan, découragement, désir.

I. Introduction

L'un des thèmes majeurs et récurrents de *A la recherche du temps perdu*¹, l'œuvre majestueuse de Marcel Proust, est celui de la vocation littéraire. Présent dès l'incipit, ce thème est signalé par l'écrivain lui-même, comme le sujet principal de son roman. «... la vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire » (II, 397) est une phrase clé qui signifie clairement que l'axe essentiel de l'œuvre est la conversion de Marcel, le héros de *La Recherche*, à la création artistique.

Or sur le chemin qui mènera des premières aspirations à la décision de réaliser une œuvre d'art, les doutes, les obstacles et les tentations immobilisent le novice tandis que l'observation des «célibataires de l'Art», la rencontre des créateurs féconds, de même que les appels multiples vers «une joie supraterrrestre» l'encouragent à se consacrer à la tâche.

Mise à part la présence des indices confirmant la vocation littéraire de Marcel, ce que nous tenterons de montrer dans cet article, c'est justement l'importance des barrières internes et externes ainsi que celle des impulsions et des incitations qui permettront finalement l'épanouissement d'un don considéré longtemps comme perdu, voire inexistant.

II. Les signes précurseurs

Evoqué immédiatement après la phrase d'attaque de *La Recherche*, le thème de la vocation littéraire constitue l'un des leitmotifs du roman et réapparaît à intervalles plus ou moins réguliers tout au long de l'œuvre, jusqu'aux dernières pages du *Temps retrouvé*. En effet dès le début de «Combray» une allusion assez claire y est faite lorsque le Narrateur nous signale ses sensations et pensées pendant son demi-sommeil:

1. Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 3 vols, 1954. Toutes nos références du roman de Proust, que nous allons également appeler *La Recherche*, renvoient à cette même édition.

«... Je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage ...» (I, 3)

Ainsi voyons-nous s'opérer une fusion entre le «je» du Narrateur et le sujet des livres qu'il lit, et «*ce jeu métonymique entre le contenant (le livre) et le contenu (le sujet lisant)*» (Del Lungo, 162) renvoie implicitement au désir d'écriture de Marcel, à «*sa volonté d'implication dans une œuvre subjective*» (Ibid.)

Plus loin dans le texte, des indices beaucoup plus précis se présentent, expliquant cette hantise qui effleure l'inconscient du héros et l'empêchent de dormir.

En fait, cet homme d'une quarantaine d'années - à ce moment de l'histoire - a caressé depuis son plus jeune âge l'espoir de devenir un écrivain célèbre. Se rappelant ses rêveries d'autrefois, il révèle le désir et l'ambition qui l'animaient déjà pendant son enfance. Lorsqu'il se promenait en compagnie de ses parents du côté de la Vivonne, il s'imaginait main dans la main avec une châtelaine qui, très éprise de lui, l'encourageait à parler du sujet des poèmes qu'il avait l'intention de composer. « *Et ces rêves m'avertissaient que, puisque je voulais un jour être écrivain, il était temps de savoir ce que je comptais écrire.* » (I, 172)

Marcel, en effet, avait ressenti très tôt cette vocation littéraire comme un appel: les impressions profondes que lui procurait parfois la réalité lui donnaient obscurément le besoin d'écrire. «*Un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin*» le remplissaient d'un «*plaisir irraisonné*» (Ibid. 178) et faisaient naître en lui la sensation qu'ils cachaient derrière leur apparence un sens inaccessible qu'il faudrait découvrir et élucider. Ces simples éléments du paysage lui donnaient «*l'illusion d'une sorte de fécondité*» (I, 179) et, de plus, leur sens caché, lui semblait «*analogue à une*

jolie phrase puisque c'était sous la forme de mots» qu'il lui apparaissait. (I, 181)

C'est en partie pour répondre à cet appel, pour réaliser cette vocation précoce, que le jeune Marcel se plonge dans des lectures, écoute attentivement ceux en qui il voit des maîtres, multiplie ses observations et recueille sur le chemin de ses promenades des images différentes sous lesquelles il pressent une réalité. Ces lectures, bien qu'empreintes d'«*idolâtrie*», l'encouragent parfois à poursuivre la voie de la création. C'est le cas notamment des œuvres de Bergotte dans lesquelles l'adolescent rencontre de temps en temps des opinions semblables aux siennes et qui, par là même, justifient ses propres idées. Certaines pages de Bergotte contiennent d'ailleurs les mêmes réflexions et sentiments que ceux que le jeune Marcel exprime dans les lettres qu'il écrit la nuit à sa mère et à sa grand'mère. De telles convergences remplissent l'esprit du jeune héros d'espoir et de confiance:

«Un jour, ayant rencontré dans un livre de Bergotte, à propos d'une vieille servante, une plaisanterie [...] qui était la même que j'avais souvent faite à ma grand'mère en parlant de Françoise, une autre fois où je vis qu'il ne jugeait pas indigne de figurer dans un de ces miroirs de la vérité qu'étaient ses ouvrages une remarque analogue à celle que j'avais eu l'occasion de faire sur notre ami M. Legrandin [...] il me sembla soudain que mon humble vie et les royaumes du vrai n'étaient pas aussi séparés que j'avais crus, qu'ils coïncidaient même sur certains points, et de confiance et de joie je pleurai sur les pages de l'écrivain comme dans les bras d'un père retrouvé.» (I, 96)

Il en va de même de la conversation du grand écrivain qui lors de sa première rencontre avec Marcel apaise ses inquiétudes, approuve ses moments de rêveries et d'enthousiasme et l'assure qu'il est «*fait pour goûter surtout les plaisirs de l'intelligence*». (I.580, 808) Presque à la fin du *Temps retrouvé* le Narrateur rappelle également que Bergotte avait jugé parfaites

ses pages de collégien.

La visite que Marcel rend ensuite à Elstir, dans son atelier, laissera aussi sur lui une influence bénéfique. Là, il se sent parfaitement heureux car, dit-il, «*par toutes les études qui étaient autour de moi, je sentais la possibilité de m'élever à une connaissance poétique, féconde en joie.*» (I, 834) La rencontre du célèbre peintre lui procure d'ailleurs d'immenses «*joies intellectuelles*», et il en tire un grand intérêt puisque Elstir, en vrai maître, cherche à extraire de toute circonstance une instruction qui pourrait être utile aux jeunes gens.

Mais c'est surtout la vue de certains spectacles de la nature et des monuments symboliques qui, inondant son âme d'un «*bonheur parfait*», encourage Marcel à suivre la voie de la création. Ainsi la vision particulière qu'il a, sur une route menant à Balbec, de trois arbres entourant une allée l'incite à penser que seule la découverte de leur secret lui permettrait de «*commencer enfin une vraie vie*», que cela est uniquement possible grâce aux efforts de l'esprit et au travail de la pensée, grâce surtout à la littérature qui fixerait à jamais leur réalité. (I, 718) De même, la vue des clochers de Martinville le fascine à tel point qu'il finit par prendre un crayon et du papier et à écrire, malgré les cahots de la voiture dans laquelle il se trouve, un petit morceau poétique. L'allégresse qu'il ressent après cette composition nous est communiquée en ces termes:

«*Quand [...] j'eus fini de l'écrire, je me trouvais si heureux, je sentais qu'elle m'avait si parfaitement débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient derrière eux, que comme si j'avais été moi-même une poule et si je venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête.*» (I, 182)

Plus tard, quand Le Figaro publiera son article, le Narrateur éprouvera «*plus de force et de joie triomphante que l'aurore innombrable qui en même temps se montrait rose à toutes les fenêtres.*» (III, 370)

III. Les obstacles internes et externes

Toutefois et malgré cette petite réussite, un long chemin sépare encore Marcel de l'objectif qu'il rêve d'atteindre car divers obstacles se dressent sans cesse devant lui. Mises à part les réticences du père – il aimerait que son fils devienne diplomate – qui disparaissent rapidement grâce aux interventions de l'entourage, il aura surtout à lutter contre « *les obstacles internes* ». En fait le découragement et le désespoir accompagnent depuis toujours son désir d'écrire et le poussent souvent au renoncement. Sans doute ces sentiments découlent-ils de la disproportion qui existe entre son ambition et l'idée qu'il se fait de ses capacités intellectuelles. Le jeune Marcel aspire, en effet, au rang le plus élevé de la cité des lettres. Il se voudrait « *le premier écrivain de l'époque* » (I, 173), l'auteur d'une « *grande œuvre littéraire* » qui comprendrait des vérités abstraites et « *une signification philosophique infinie* » (Ibid.) Or les réalités qu'il côtoie ne lui paraissent guère dignes d'intérêt, et il épuise les ressources de son esprit à la recherche d'un sujet qui ne se présente pas. Dès lors, c'est l'effondrement: il déplore son manque de talent et de disposition pour les lettres et se croit même atteint d'une « *maladie cérébrale* ». De telles réflexions découlent les pires souffrances-douleur et déception qui paralysent son intellect et le font « *pleurer de rage* ».

« Les regrets que j'en éprouvais [de devoir renoncer à être écrivain] me faisaient tant souffrir, que pour ne pas les ressentir, de lui-même par une sorte d'inhibition devant la douleur, mon esprit s'arrêtait entièrement de penser aux vers, aux romans, à un avenir poétique sur lequel mon manque de talent m'interdisait de compter. » (I, 178)

Tout au long de *La Recherche* ce même schéma de désir se heurtant à l'impuissance et suivi de découragement et de renoncement se répète sous diverses formes. Et ceci jusqu'à ce que le Narrateur, se sentant dans une situation sans issue et mettant en cause sa volonté et son intelligence, abandonne tout espoir. Il en voudra alors à sa grand'mère qui timidement

fera allusion à son projet (I, 580), à Albertine qui le laissera seul en le priant de se consacrer à sa tâche (III, 80) et au baron de Charlus qui l'accusera de procrastination. Il est d'autant plus vexé de la remarque du baron que cette tendance est profondément sienne. N'est-ce pas que, à chaque tentative, il éprouve une fatigue insurmontable et un ennui sans remède qui lui font «*tomber la plume des mains*»? N'est-ce pas que son projet de travail est sans cesse ajourné sous prétexte des habitudes qu'il ne peut point contrarier? (II, 149)

De ce manque de volonté, de ce refus de concentration et de persévérance, le Narrateur est certes plus que quiconque conscient. Il s'accuse sans cesse de paresse et d'inaptitude, dénigrant sa sensibilité défaillante et sa capacité émotionnelle affaiblie.

Or si ces affirmations se multiplient au moment où en arriviste mondain il se préoccupe surtout de briller dans les salons qu'il commence à fréquenter, il faut pourtant rendre justice à Marcel en rappelant que les gens de son entourage ne lui apportent aucun secours véritable. D'une part «*les quelques maigres tentatives littéraires du Narrateur (un poème en prose, un article) au cours de sa longue vie improductive seront suivies de telles blessures d'amour propre [...] qu'il n'en retombera que plus profondément dans la stérilité*» (Cogez, 51) et d'autre part, l'idée que les autres se font de la littérature est si différente de la sienne qu'ils lui enlèvent jusqu'à l'envie d'écrire. (Cf. I, 452) Monsieur de Norpois, par exemple, affirmant que l'on peut «*attirer autant de considération, exercer autant d'action et garder plus d'indépendance [dans la carrière des lettres] que dans les ambassades*» (I, 440), faisant miroiter devant Marcel la possibilité d'occuper «*une jolie position*» et de devenir un jour académicien (I, 453) l'affermir dans sa décision de renoncer définitivement à la création littéraire. En fait Norpois confond vocation et carrière et sa conception prosaïque de la littérature déconcerte au plus haut point son interlocuteur. De plus l'ancien ambassadeur critique si sévèrement le fragment que le jeune héros soumet à

son jugement que celui-ci en reste atterré et sent «une fois de plus [sa] nullité intellectuelle» (I, 474).

Ainsi déçu, incompris et découragé, Marcel sera même tenté de remettre en cause la valeur de l'expression artistique. Ceci justifierait évidemment son renoncement et apaiserait aussi ses souffrances et inquiétudes. Bien que ce renoncement ne soit qu'apparent et que les lamentations sur son impuissance de créer reviennent –comme nous l'avons dit– telles des leitmotifs tout au long du roman, les réflexions du héros concernant la vanité de l'art signalent clairement que certaines tentations l'incitent à se détourner de sa vocation.

IV. Les tentations

A la recherche du temps perdu contient de magnifiques pages sur les questions esthétiques: certains de ses personnages principaux sont créateurs ou amateurs d'art et son protagoniste fin connaisseur et grand admirateur de musique, peinture, architecture, etc. Pourtant dans *La Prisonnière*, au moment où le héros, très amoureux d'Albertine, se met à jouer une sonate et se livre à un monologue intérieur, nous remarquons une réflexion inattendue:

«En abandonnant, en fait, cette ambition, avais-je renoncé à quelque chose de réel ? La vie pouvait-elle me consoler de l'art ? Y avait-il dans l'art une réalité plus profonde où notre personnalité véritable trouve une expression que ne lui donne pas les actions de la vie ?» (III, 158)

Et cette scène assez simple met en évidence les tentations qui l'éloigneront très longtemps de son objectif essentiel: l'amour, l'amitié et les plaisirs que peut offrir la vie.

Pour le jeune héros de *La Recherche*, ce sont les salons aristocratiques qui incarnent ces plaisirs, voire le bonheur. Aussi tentera-t-il d'y occuper une place privilégiée sous prétexte qu'il pourrait tirer de cette situation des profits poétiques considérables. Bientôt donc il se transformera en aspirant-mondain souhaitant ardemment se faire présenter aux membres du faubourg

Saint-Germain afin de pénétrer dans cette «*atmosphère féerique*» dont il a rêvé tout enfant. Il parviendra là à obtenir le prestige désiré mais pour ce faire, il aura gaspillé son temps et les ressources de son intelligence. De plus, ce « monde » où règnent la frivolité, le formalisme ravageur, la stérilité et «*toutes les vanités humaines*» est un lieu de perdition. En effet, comme le remarque Proust, «*en entrant dans une réunion mondaine, quand on est jeune, on se meurt à soi-même, on devient un homme différent*». (II, 225) L'auteur critiquera ailleurs la dispersion mondaine ainsi que le désœuvrement, la facticité et le dilettantisme qui y guettent tout habitué. (cf. II, 761)

D'autre part, il y a opposition entre la pratique de la mondanité et le travail solitaire qui seul permet l'approfondissement des impressions exaltantes pouvant aboutir à la création. Aussi constate-t-on que le triomphe mondain de Marcel «*a pour contre partie un manque total d'activité du côté de sa recherche artistique*.» (Nykrog, 44)

Par ailleurs, l'amour et l'amitié auxquels le héros consacre le plus clair de son temps sont autant d'entraves à l'isolement dont chaque créateur a besoin. Plus tard il constatera lucidement, mais avec regret et amertume, que tous les moments passés en conversation et promenades avec ses amis auraient pu être bien plus fructueux s'il les avait réservés à la réalisation de son œuvre. D'autant plus que, selon lui, tout l'effort de l'amitié consiste à «*nous faire sacrifier la partie seule réelle et incommunicable (autrement que par le moyen de l'art) de nous même, à un moi superficiel, qui ne trouve pas comme l'autre de joie en lui-même*.» (II, 394) Les relations amicales ne procurent d'ailleurs-sauf dans des occasions exceptionnelles-qu'un plaisir qui ressemblerait «*à quelque chose d'intermédiaire entre la fatigue et l'ennui*.» (II, 395) Cette critique de l'amitié sera bientôt illustrée par un exemple: le Narrateur descendant l'escalier d'un restaurant retrouve brusquement le souvenir des soirées passées à Doncières, à Rivebelle et à Combray: «*J'éprouvais à les percevoir un enthousiasme qui aurait pu être*

fécond si j'étais resté seul, et m'aurait évité ainsi le détour de bien des années inutiles par lesquelles j'allais encore passer avant que se déclarât [ma] vocation...» (II, 397) Mais Saint-Loup le rejoint et le Narrateur d'affirmer: «Les idées qui m'étaient apparues s'enfuirent. Ce sont des déesses qui daignent quelquefois se rendre visibles à un mortel solitaire au détour d'un chemin [...] Mais dès qu'on est deux, elles disparaissent, les hommes en société ne les aperçoivent jamais. Et je me trouvai rejeté dans l'amitié.» (II, 398)

De même, les tourments de la passion, ses angoisses et ses souffrances, en concentrant l'attention de l'amoureux sur l'unique objet de son désir, le détournent de toute activité spirituelle. Aussi «*en se perdant dans le monde et dans l'amour, [le héros] risque de n'être qu'un amateur.*» (Raimond, 18)

La société que fréquente Marcel met d'ailleurs devant ses yeux des spécimens d'artistes ratés qui ont sacrifié leur talent et leur intelligence à des plaisirs puérils. Swann, par exemple, est un homme fin, cultivé, connaisseur et collectionneur d'objets d'art, qui a consacré sa vie d'abord au dilettantisme mondain et artistique puis à une femme «*qui n'était pas [son] genre*». Concevant l'art comme un agrément de la vie au lieu d'y voir le seul salut possible, il ne parvient jamais à réaliser son ambition d'être écrivain et vieillit, «*inutile et insatisfait*», «*comme des célibataires de l'Art*». (III, 892)

Swann, à l'instar de Charlus, représente le danger que courrait le Narrateur s'il s'enlisait dans sa procrastination et succombait aux tentations.

V. L'élan créateur

Le destin du Narrateur est pourtant autre. En vérité, la perte de la femme aimée, la disparition des amis autrefois chéris et une maladie incurable qui le condamne à se retirer dans une maison de santé, l'éloignent pendant des années des tentations du monde. Toutefois à son «*irréparable absence de dons littéraires*», à son «*inspiration impossible*» il n'y a point de remède. S'y ajoutent, surtout à l'âge adulte, une absolue indifférence devant

les spectacles de la nature et la certitude de son impuissance:

«...J'avais maintenant la preuve que je n'étais plus bon à rien, que la littérature ne pouvait plus me causer aucune joie, soit par ma faute, étant trop peu doué, soit par la sienne, si elle était en effet moins chargée de réalité que je n'avais cru.» (III, 865-866)

Et ceci d'autant plus qu'il semble désormais persuadé de la vanité et du mensonge de la littérature, de l'inexistence de l'idéal auquel il avait donné son plein assentiment. Aussi le héros conclut-il à l'inutilité de sa vie et ne voit-il même pas intérêt à ce qu'elle se prolonge davantage. (Cf. *Ibid.*) Pourtant, c'est au fond de cette détresse, au fond de cette lassitude que le miracle soudain se produit.

Vers la fin du *Temps retrouvé* le Narrateur nous confie: «*C'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver.*» (III, 866) Cet avertissement, qui a toutes les caractéristiques d'une grâce subite, se manifeste sous forme de trois réminiscences qui lui font revivre les différentes époques de sa vie. Dès la première déjà, toute inquiétude, tout doute intellectuel, tout découragement se dissipent comme par enchantement. Le passé et le présent se rejoignent et dans leur fusion totale toute distance temporelle est abolie. Le Narrateur parvient alors à appréhender «*un peu de temps à l'état pur*», en éprouve une immense joie, se sent extratemporel et insoucieux des vicissitudes de l'existence et de l'avenir.

Mais pour que le temps perdu soit définitivement retrouvé, il n'y a qu'un moyen irremplaçable: l'art. Car l'art véritable permet de retrouver notre vie et aussi celle des autres. Elle seule est capable de ressaisir et de nous faire connaître «*cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est simplement notre vie. La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue*». (III, 895)

De plus l'œuvre littéraire justifie rétrospectivement la vie, même la plus

quotidienne, même la plus frivole, puisque tous ses matériaux sont extraits du passé de l'artiste. L'opposition entre l'art et la vie est ainsi dépassée dans la mesure où l'existence que mène l'écrivain, avec ses tristesses et ses joies, forme la réserve qui nourrira son œuvre. De fait le Narrateur comprendra que les moindres épisodes de sa vie passée ont concouru à lui donner des leçons dont il pourra profiter pour construire son roman. L'amour et l'amitié ainsi que la fréquentation du «monde» étaient pour lui aussi bien des occasions de se perdre définitivement que des éventualités pour trouver la voie du salut.

Il s'appliquera donc à reprendre cette somme immense de matériaux, à lui administrer un traitement et une mise en ordre pour créer une œuvre authentique. Une œuvre qui sera fondamentalement marquée par le sceau du Temps puisque sa vocation s'est déclarée par une prise de conscience de la présence concrète du Temps à l'intérieur de lui-même comme à l'extérieur. Aussi, se consacrant à sa tâche dans le silence et la solitude, soumettant son esprit à l'écoute de sa réalité profonde et de son sens artistique, il finira par produire une œuvre où il dévoilera ses impressions exaltantes. Ce faisant il se débarrassera de toutes les théories littéraires (Cf. III, 881) et tentera de traduire l'essence cachée des choses (Cf. III, 891). Il fera aussi revivre dans son roman les hommes tels qu'il les a connus mais révélera surtout sa vision particulière du monde, car nous dit-il:

«Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre, et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et, autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition...» (III, 895-896)

Par le moyen de l'écriture également, le Narrateur pourra échapper au destin commun des hommes et atteindre une permanence voire la postérité. Il aura ainsi vaincu le Temps et aboli sa puissance destructrice. De plus, son œuvre où «*chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même*»

(III, 911) incitera les futures générations à déceler leur propre vision du monde et de soi-même.

VI. Conclusion

Avant de tirer une rapide conclusion de tout ce qui vient d'être dit, il nous faut rappeler que le Narrateur de *La Recherche* a beau avoir certains points communs avec Marcel Proust, il ne lui ressemble point en ce qui concerne les activités créatrices. Proust, contrairement à son Narrateur, a mené une intense carrière littéraire. Il collabora dès l'âge de 19 ans avec la revue *Le Mensuel* et écrivit de nombreux articles dans les revues telles que *Le Banquet*, *La Revue Blanche*, *Le Gaulois*, *La Presse*, etc. (Cf. Tadié, Marcel Proust, ch. III à IV) Il publia son premier ouvrage, *Les Plaisirs et les Jours*, à 25 ans et ne cessa d'écrire jusqu'au jour de sa mort.¹

Pour cette raison et pour bien d'autres (Cf. Tadié, *Proust et le roman*, ch. I), son chef-d'œuvre n'est pas vraiment une autobiographie. Cette histoire d'une vocation qui se déclare tardivement est avant tout un roman d'apprentissage. Celui d'un jeune homme qui après hésitations, découragements, tentations et déréliction trouve enfin son salut dans l'art. Qui comprend que l'art seul peut le libérer des désenchantements et des déceptions du monde, de la peur de vivre et de mourir.

Dans cette mesure le roman de Proust a aussi une portée didactique indéniable. Décrire minutieusement la transformation du désespoir en un élan profond et durable, capable de donner naissance à une œuvre artistique-

1. Il faut rappeler également que Proust a consacré quatre ans de sa vie à la rédaction de *Jean Santeuil* et deux ans à l'élaboration de *Contre Sainte Beuve*. S'il renonce finalement à publier ces deux ouvrages, ce n'est que par souci de perfection. J.Y.Tadié affirme que la différence la plus importante entre Proust et son Narrateur concerne justement la question de la vocation littéraire ; ' *Celui-ci devient écrivain à la fin du récit, Proust, lui, l'a toujours été* » (*Proust et le roman*, p. 28)

signe de bonheur-est un appel vers les joies spirituelles. Un appel lancé au lecteur pour l'inciter à entreprendre le chemin qui conduirait vers les valeurs les plus hautes et les plus pures, vers les régions éthérées de l'art et de la création.

Bibliographie

1. Cogez, Gérard. *Marcel Proust, A la recherche du temps perdu*, Puf, Paris, 1990.
2. Del Lungo, Andrea. *L'incipit romanesque*, Seuil, Paris, 2003.
3. Nykrog, Per. *La recherche du don perdu*, Departement of romance languages and literatures of Harvard University, U.S.A., 1987.
4. Raimond, Michel, *Proust romancier*, Sedes, Paris, 1984.
5. Tadié, Jean-Yves, *Proust et le roman*, Gallimard, Paris, 1971.
6. ————, *Marcel Proust*, Gallimard, Paris, 1996.

Archive of SID